

COMPTE RENDU

Poulain, Jacques. *L'Age Pragmatique, De l'expérimentation totale.* Paris: L'Harmattan, 1991.

Le titre choisi par Jacques Poulain, *L'Age Pragmatique ou L'Expérimentation totale*, ne manque pas d'ambition, comme il convient à la tranquille audace que nomme le substantif "philosophie". Quelques précisions, au titre de préliminaires, ne seront pas inutiles, pour dégager le projet dont l'ouvrage est le discours. Maurice Blondel avait d'abord pensé à *Pragmatique* "pour désigner la science de l'action, en tant que celle-ci constitue un ordre de réalités *sui generis*". Par crainte d'une confusion avec le "pragmatisme anglo-saxon", contre lequel il protestait énergiquement, il préféra renoncer au mot ¹. Plus récemment, le philosophe K.O. Apel a repris le terme en lui adjoignant l'épithète transcendentale, pour désigner, d'une manière très kantienne, "les conditions *a priori* de la communication, sur lesquelles l'éthique peut être fondée" car "il n'est pas possible de les mettre en question sans tomber dans une contradiction performative telle que l'énoncé "J'affirme que je n'existe pas."² De l'une comme de l'autre pragmatique se distingue la praxéologie (terme proposé par M. Espinas), c'est-à-dire, précisait Blondel, la "technologie utilitaire ou artificialiste, (*Vocabulaire*, 804). La praxéologie, à laquelle s'intéressait Espinas d'un point de vue historique, et Kotarbinski après lui, est devenue, par sa transposition en "essence de la technique", un des problèmes majeurs, et peut-être le plus vif, qui

¹Voir ses remarques à l'article Pragmatisme, in *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, Lalande, 6ème édition, Paris, 1951.

²"La rationalité de la communication humaine dans la perspective de la pragmatique transcendentale," *Critique*, juin-juillet, 1988, pp. 579-603; cité par E. Berti, "Les stratégies contemporaine d'interprétation d'Aristote," Rue Descartes, 1 Des grecs, Paris, 1991, p. 46).

sollicite aujourd'hui l'intérêt des philosophes. De toute manière, qu'il s'agisse de l' *Action* majuscule au sens de Blondel, de la pragmatique comme fondement de la communication, ou d'une réflexion dite *praxéologique* sur l'essence de la technique, c'est toujours la dimension philosophique, c'est-à-dire, en dernière instance, trans-cendante de la chose qui, à bon droit, définit le souci des philosophes qu'on a mentionnés. J.Poulain n'ignore ni ces précédents, ni l'ampleur de la question. Comme il le dit aux premières lignes de *L'Age Pragmatique ou l'Expérimentation totale*, "le problème que tente de résoudre la philosophie contemporaine est celui de l'expérimentation du monde et de l'homme dans le contexte du capitalisme avancé" (1). Sous quels modes, qu'on devrait dire infinis, se présente une expérimentation aussi prétentieuse par son désir de totalité? "L'expérimentation totale du monde y est conçue comme entreprise de maximisation de la *mathesis universalis*, tandis que celle de l'homme se propose sous les traits de la maximisation de la *sapientia universalis*". Expérimentation totale, donc, mais dans le "contexte du capitalisme avancé". Il semble, qu'il y a, selon Poulain, une étroite connexion entre l'âge pragmatique, l'expérimentation totale et le milieu historique que domine un nouvel avatar du capitalisme.

En ce sens, *L'Age Pragmatique* se veut nettement en prise, non sur une actualité pour journalistes, mais sur un temps du monde, dont la forme technique est justement la technologie. Il se trouve, en effet, que notre environnement coïncide désormais avec "le monde" qui, en science comme en politique, en religion comme en éthique, est devenu notre mesure. "A l'échelle du monde", disait-on jadis. Certes, l'être humain, depuis toujours dirions-nous, est "être-au-monde", en rupture avec le milieu simplement animal, limité à l'ensemble des *stimuli*, positifs ou négatifs, qui correspondent aux besoins de conservation et de défense de la vie. Mais, sans doute, est-ce de nos jours que ce monde, indéfiniment élargi, se présente et s'expérimente comme tel en tous les domaines. Ajoutons, en conséquence, que l'âge pragmatique est l'âge du monde, vécu et expérimenté "en tant que monde". Or "monde et être humain" sont unis, non par une liaison de fait mais par "une nécessité d'essence" comme eût dit Husserl; si bien que l'expérimentation totale, ici en question, concerne, à la fois, et en indéclinable réciprocité, l'une et l'autre des coordonnées de ce rapport primordial. Il reste, cependant, que l'on peut, dans cette connexion, accentuer le premier ou le second de ses

termes. L'expérimentation totale du monde est sous le signe de la *mathesis universalis*, qui vise la possession, parfaitement maîtrisée, de la nature, tant celle du dehors que celle du dedans, qui se confond avec notre hérédité biologique. Et la *sapientia universalis* qui correspondrait à cette *mathesis universalis* serait peut-être la sagesse d'un être humain, au faite de son rêve de domination et de conquête, du dehors comme du dedans, et qui éprouverait ce que Spinoza appelait *acquiescentia in seipso*, cette sorte de "repos en soi ou de joie qui provient de ce que l'homme se contemple ainsi que sa puissance" (*Ethique*, III, définition 25). Telle serait la sagesse qui convient, à l'âge pragmatique, dans un contexte de capitalisme technologique, à la puissance de l'être humain sur le monde expérimenté en tant que monde, par les ressources et le calcul d'une Mathématique universelle. La grandeur du rêve n'en élimine pas les apories. Car demeure une inquiétude: est-ce que le possesseur de la nature-monde ne sera pas, finalement, immergé en sa conquête, devenu le possédé et la victime de sa propriété? On peut dès lors songer à une autre sagesse, universelle elle aussi, et d'âge pragmatique, à l'échelle de notre monde actuel, mais qui serait d'un autre genre: sophia comme jadis, non plus peut-être la sainte Sophie des théologiens, mais tout de même une noble Sophie, en quête de la dimension transcendente du nouvel âge pragmatique.

On devine que ce genre du discours, pour être approprié à la situation, devra, même en sa dimension transcendente, demeurer plus proche non pas de l'actualité mais de notre corps d'existence. Or cette expérimentation totale, du monde, de soi et des autres, en vue d'augmenter, de chacun et de tous, "leur espace de réalité, leur champ d'action et leur horizon de gratification", (1) n'est elle-même possible que si elle sert "une humanité consciente de ne pouvoir se réaliser qu'en se pliant aux lois de la raison philosophique dont elle est issue, en particulier à la loi que cette raison a élevée au dessus de toutes les autres, à la loi de vérité" (2). On sent passer dans ces lignes une ferveur de rationalité, analogue à celle que Husserl trahissait dans la célèbre *Krisis*, dont on cite (1-2) un passage significatif sur "le *Telos* qui naquit pour l'humanité européenne avec la naissance de la philosophie grecque".

Les solutions pragmatiques, que recense Jacques Poulain, appartiennent à divers genres. Mais quel qu'en soit le style: anglo-saxon avec

la philosophie analytique, ou plus proche de la tradition allemande avec les théories de la communication, les unes et les autres, à des titres divers, souffrent d'une "psychologisation généralisée" dont le postulat, tacite et tenace, reste le "dualisme cartésien de l'esprit et du corps" qui en sous-tend les énoncés, alors que "l'usage du langage par l'organisme de l'être humain lui permet toujours déjà de surmonter ce dualisme ainsi que cette psychologisation des problèmes" (14). Il s'ensuit que la nouvelle "pragmatique" qui nous est proposée sera, en son esprit comme en son discours, résolument "anthropobiologique". Ce qui veut dire, sans doute, que "*bios*" et "*logos*" ne seront plus ennemis, comme le laissait entendre le dualisme de "l'esprit" et de l'"âme" mais aussi, notation capitale qui sera longuement développée, que "l'usage des sons invalide le mécanisme behavioriste en engendrant la pensée elle-même et en subordonnant l'usage des appareils sensoriels et moteurs de l'homme à l'ouïe" (ib.).

Cette thèse, partiellement inspirée des travaux, presque ignorés chez nous, d'A. Gehlen, pourrait définir l'originalité de la nouvelle pragmatique. Je ne puis résumer ce qui nous est dit, à ce propos, de "l'implantation anthropobiologique du langage" (24 sv.), qui commande, avec "l'expérience communicationnelle du réel", ce qui nous est dit de "la loi et du problème de la vérité". Il faut recommander ces pages, parfois difficiles en leur réelle nouveauté, qui introduisent les considérations critiques des chapitres suivants sur le langage et la culture de la science.

A ce propos, on ne sera point surpris que la science puisse et doive s'inscrire, dans une optique d'anthropobiologie, sur l'axe des "besoins primaires, sociaux ou psychiques" Or, de même que ceux-ci, "du seul fait qu'ils s'expriment comme désirs privés et adoptés par tous", bénéficient d'une objectivité qui "justifie la nécessité de leur satisfaction" "de même, l'existence des rapports de nécessité, essentiels à la constitution du monde justifie d'elle-même que ces rapports aient à être connus et qu'ils le soient effectivement" (118-119). L'insertion bioanthropologique de la connaissance illustre, de manière exemplaire, l'indéclinable connexion du *bios* et du *logos*, laquelle, on s'en souvient, s'appuyait elle-même au rapport essentiel de l'appareil sensori-moteur à la primauté fondatrice de l'ouïe. Ainsi, de conquête en conquête, et toujours plus affirmée dans la certitude que "la pensée du réel doit être aussi identique à elle-même dans toutes ses productions que le réel l'est déjà lui-même",

la science jouit d'une autojustification qui l'assure d'une pérennité "face à la pérennité d'un réel qui s'avère toujours à connaître parce qu'il soulève toujours un peu plus de doutes qu'il n'en balaye" (120-121). Les crises dont on a tant parlé, loin de l'ébranler, ne cessent de confirmer une apodicticité de marche triomphante qui tend à devenir "le principal prédicat de ce réel, son mode d'être le plus gratifiant" (ibid) Il s'ensuit que la science ne se contente pas de se justifier: "sa performance inédite consiste à justifier tous les autres secteurs de la vie", en devenant le noyau et le moteur d'une culture "comme système juri-dique, moral et politique qui se justifie", à son tour, "au titre d'une recherche de l'essence de l'homme et d'une expérimentation de cette essence", par la voie de la communication (123). Par le biais de l'agir communicationnel, nous touchons déjà au "rapport politique" et à son "enjeu pragmatique".

Comment se présente la politique dans le monde actuel? La réponse est plutôt sévère: "La politique apparaît comme une maladie de la volonté de puissance contractée au sein de l'expérimentation totale que l'homme tente de lui-même dans le capitalisme avancé. La rationalisation politique de l'homme et du monde y prend en effet les traits de la folie" (127-128). Je résume en quelques propositions les longues et subtiles analyses du chapitre IV relatives à "l'enjeu pragmatique de la politique".

Ce vouloir politique, "dans le prolongement de l'idée que les temps modernes avaient de la politique", "dérivait de la conscience de devoir réaliser la raison dans la sensibilité"(p. ibid) ; - comme Kant le précisait dans l'introduction à la *Critique du Jugement*, "le concept de la liberté doit réaliser dans le monde sensible la fin que lui imposent ses lois" (128); - en conséquence, "le rapport politique devrait permettre à l'homme, appelé à réaliser le souverain bien, de se rendre identique à ce qu'il doit être, c'est-à-dire libre"(ibid) ; - or cette détermination du vouloir, que Kant disait "désintéressée", "se révèle engendrer la folie spécifique au contexte du capitalisme avancé: la folie politique" (129); - "car en dérivant le devoir de réaliser dans le sensible le souverain bien à partir d'une liberté humaine présumée elle-même souveraine, elle donne la loi selon laquelle l'action elle-même s'absolutise et se capitalise"(ibid); - en d'autres termes, "l'action devient pour l'homme le principe, le moyen et la fin de son existence, et fait de cette existence une action qui n'a

d'autre fin qu'elle-même, que la production d'elle-même comme action" (ibid);

- de cette absolutisation de l'action, dans le contexte du capitalisme avancé, la preuve la plus obvie serait "la façon dont les rapports de production s'autonomisent pour devenir une fin en elle-même";

- de même "le rapport politique, celui qui consiste à faire agir autrui pour le souverain bien, se construit comme une action qui ne produit comme plus grand bien que sa propre perpétuation, et par là, que l'élimination de la liberté d'autrui"(Ibid);

- "c'est ainsi que l'homme contemporain se primitivise" (Ibid), à l'instar, du reste, de l'Etat auquel il s'identifie et "qui n'a de finalité que s'il se produit lui-même comme il produit autrui" (Ibid);

- d'où "une sacralisation totémiste de la vie politique" qui en vient à servir "de mesure à la morale elle-même, comme éthique politique" (Ibid); d'où encore la réduction du politique à un "jeu de forces" (129-130);

- "c'est précisément dans le prolongement de cette conception moderne du politique que surgit l'espoir pragmatique" d'instaurer "un rapport à autrui irréductible au rapport à soi" parce qu'il "contraint chacun à sortir de soi-même" et que, par là, "il rend impossible et invalide le rapport solipsiste de production de soi par soi" (p. 130). D'où l'inévitable question "Peut-on guérir de la politique par la pragmatique?" (131);

- les pragmatiques que nous connaissons aujourd'hui sont-elles en mesure d'assurer cette guérison? Jacques Poulain est plutôt sceptique à ce propos;

- prenons, par exemple, la pragmatique fondée sur le consensus. L'absolutisation du consensus, ainsi que la transformation de l'union de tous en fin suprême, ne serait-elle pas "la folie politique elle-même"? Il faudrait, pour que cette thèse ait valeur curative, qu'elle ouvre la voie vers "ce qui, en l'homme, est indépendant de son vouloir et de sa conscience, vers sa nature interne" (Ibid) en ses "besoins et normes essentiels" (Ibid). Or, à s'en tenir à la lettre de cette pragmatique, rien n'est moins sûr. On peut craindre plutôt qu'en "se subordonnant à la morale du consensus" (Ibid), et "en absolutisant ce consensus". "elle ne transforme la raison pratique en dernière instance de la vie humaine"(Ibid), ce qui confère "à la volonté de puissance le pouvoir de juger sans concept" (132);

- des considérations analogues pourraient être avancées, en dépit d'évidentes différences, au sujet de la pragmatique "performative" des "actes de parole" (cf.143 sv.), et de la pragmatique transcendentale de

K.O.Apel (cf.166 sv.);

- "dans les deux cas, observe Jacques Poulain, l'écoute de soi oomme accord avec soi et l'écoute d'autrui comme acceptation du meilleur argument se trouvent magiquement dépositaires de la force de révélation et de régulation reconnue au sacré, aux dieux ou au seul et unique Dieu de Parole" (p.173). Hélas! la divine parole qui produit ce qu'elle dit en le faisant être n'est plus parmi nous, si jamais elle a habité notre terre;

- en ce sens, et pour résumer l'expérience que nous faisons de la science, de l'économie, de la politique, de l'art etc... on devrait dire que notre monde de culture souffre d'un autisme généralisé (p.181 sv). Dans sa conclusion, l'auteur nous décrit les diverses formes de cet autisme: pragmatique, pictural, etc ... Sous ces formes si différentes, mais qui témoignent d'une même manière d'être et d'affronter le temps, il discerne, en liaison, du reste, avec l'autisme de l'enfant, l'incapacité, à base de refoulement, à reconnaître ce qui constitue la spécificité humaine à savoir "se reconnaître dépositaire d'une raison théorique, pratique et esthétique infaillible dans le domaine de son exercice" (182);

- or que se passe-t-il lorsque s'instaure un hiatus aussi grave entre "l'acte de parole" et ce qui, en lui, est acte par excellence: le jugement d'objectivité? (cf.181. "En refoulant l'identification de l'homme à une raison abstraite et quasi-divine, on refoule aussi la façon dont le langage permet d'objectiver l'expérience, une expérience qu'on ne peut juger qu'en jugeant de la vérité des pensées et des paroles qui les objectivent";

- impossible dès lors, en un monde pourtant dominé par la science, de distinguer, quant à leur valeur de vérité, "les faits qui disent ce qui est à connaître du monde, et les faits qui sont indifférents à cette connaissance". De surcroît, "l'autre monde", celui "des désirs et des intentions", qu'ils soient "filtrés ou non par le consensus", se trouve "déconnecté du premier" puisque "décision et choix" sont livrés à l'arbitraire (182-183). "Comme l'enfant autistique, l'homme qui tente de maîtriser sa vie politique se retrouve comme lui devant un mur de faits indifférenciés, tous aussi objectifs les uns que les autres (182);

- nous nous demandions : Peut-on guérir de la politique par la pragmatique?, on s'aperçoit, pour finir, que la véritable question, au terme d'une analyse qui s'achève, en diagnostic d'un "autisme de civilisation", dont l'autisme pragmatique est le simple reflet (cf. 181). serait donc celle-ci: Peut-on guérir de la pragmatique?;

-la réponse, aussi radicale que le diagnostic, se laisse deviner : la guérison

de la pragmatique, en ses différentes expressions, "à l'âge du capitalisme avancé, n'est possible "qu'en restaurant", en tous les secteurs, "la fonction transcendente du jugement qui fait de toute énonciation et de toute pensée la condition de possibilité de toute expérience" (173).

Ainsi bouclant la boucle, nous sommes renvoyés à ce que J. Poulain appelle "la révolution du jugement". "Car le pari que faisait celui qui se livrait à l'expérimentation de sa propre vie et de la vie sociale était de parvenir à soumettre son action et son désir au même jugement d'objectivité que celui qu'il voyait triompher dans les sciences" (p.19). A l'échec des pragmatiques, il n'est qu'un remède : une nouvelle pragmatique qui aurait le courage de lier, avec la rigueur qui convient, "l'implantation anthropobiologique du langage et l'expérience communicationnelle du réel" "à la loi de vérité" en tant que problème anthropologique comme destin de la philosophie, à l'âge du capitalisme avancé.

Jacques Poulain ne prétend pas, sur cette nouvelle voie, nous dire, pour l'époque qui est la nôtre, le mot décisif qui serait celui de son salut, il lui suffit que son diagnostic de civilisation, les analyses qui explicitent le malaise, et la critique des solutions, pour le moins insuffisantes, qui tentent d'y faire face, laissent entrevoir, avec un nouvel horizon, la nécessité probable de penser autrement.

STANISLAS BRETON